

# La Méditerranée d'Ovide dans les *Tristes* et les *Pontiques*

Journée universitaire des LCA, Académie de Toulouse, 8 avril 2022

---

Nombreuses sont les études qui se sont attachées aux évocations, dans la poésie d'exil d'Ovide, de ces deux pôles antithétiques de l'univers géographique et mental du poète que sont, d'une part, le pays gète, terre barbare des confins, et d'autre part, la ville de Rome, paradis perdu maintes fois évoqué. L'espace intermédiaire, cette Méditerranée orientale que le poète a dû traverser au moins deux fois dans sa vie (soit un aller-retour et un aller simple), et plus globalement, la Méditerranée dans son ensemble, ont moins retenu l'attention des commentateurs, précisément parce qu'Ovide en parle moins ; mais, outre le fait que cette réticence même est porteuse de sens, les allusions à l'espace méditerranéen proprement dit (en excluant par conséquent la région du Pont et la zone des Détroits) ne sont pas totalement absentes des *Tristes* et des *Pontiques*, et leur examen permet d'apporter un éclairage complémentaire sur le projet littéraire des ultimes poésies ovidiennes.

Mon étude se déploiera en trois axes thématiques : dans un premier temps, je reviendrai sur la question de la Méditerranée en liaison avec l'exil d'Ovide pour mettre en évidence précisément la stratégie d'occultation, mais aussi de négativisation de cet espace. Puis, je m'intéresserai à la Méditerranée dans les évocations de moments de la vie du poète antérieurs à l'exil, pour en dégager l'idée d'une resémantisation a posteriori de cet espace dans une perspective métalittéraire liée à la genèse de l'inspiration poétique ovidienne. Enfin, je m'attacherai aux mentions de la Méditerranée en liaison avec d'autres figures de voyageurs historiques ou mythiques pour montrer comment Ovide les utilise en vue d'affirmer par antithèse non seulement la singularité de son sort personnel, mais aussi de son ultime entreprise poétique. La Méditerranée de l'exil, la Méditerranée de la jeunesse, et la Méditerranée des autres seront donc les trois temps d'un exposé qui mettra principalement l'accent sur la valeur métalittéraire de la Méditerranée ovidienne.

## **1. La Méditerranée de l'exil : un espace occulté.**

Les conditions du départ d'Ovide pour la région du Pont se laissent assez bien reconstituer d'après les indications dispersées que celui-ci donne dans plusieurs élégies du

livre I des *Tristes* (2, 4, 10, 11), dont certaines sont sans doute écrites durant des étapes du voyage. Sur cette base, les critiques, notamment Jacques André dans sa préface de l'édition des Belles-Lettres, ont proposé la reconstitution suivante : parti de Brindes, sur la côte Est de l'Italie, en novembre 8 ap J-C d'après l'hypothèse la plus répandue quoique discutée (mais en période de *mare clausum* dans tous les cas, ce qui illustre le caractère impérieux et brutal de l'édit de relégation augustéen), il d'abord été confronté, au sud de l'Adriatique, à des vents contraires de N-E qui ont failli le ramener sur la côté italienne (I, 2) ; puis il a traversé la mer ionienne (I, 4) avant de pénétrer dans le golfe de Corinthe (I, 11, 15). Après avoir franchi l'Isthme par voie terrestre, il a repris un navire (le *Minerva*) à Cenchrée, sur la rive égéenne (I, 10, 9) pour entreprendre la traversée de la Mer Egée. Parti par le golfe saronique, il a dû passer à travers les Cyclades (I, 11, 8), puis remonter (avec des escales probables dans chaque île) par Chios et Lesbos le long de côtes de l'Asie Mineure et de la Troade pour atteindre Imbros (I, 10, 18), puis Samothrace (I, 10, 19-20). De là il a gagné Tempyra, sur la côte de la Thrace (I, 10, 45-48), où il a abandonné son navire, probablement en raison du danger de la traversée hivernale des détroits, et a effectué une partie du trajet par voie terrestre avant de reprendre son navire, qui avait entretemps traversé l'Hellespont sans lui, à Thynias, (ou peut-être à Byzance) sur la rive occidentale de la Mer Noire (I, 10, 35), pour caboter ensuite jusqu'à sa destination, Tomes, où il a dû parvenir environ quatre mois après son départ.

Une chose frappe à la lecture de l'élégie I, 10, qui est le récit le plus complet de ce périple maritime : c'est que l'exposé ovidien ne devient précis et détaillé qu'à partir du moment où le *Minerva* atteint l'extrême N-E de la mer Egée (Imbros, Samothrace) ; c'est seulement à partir de là que le poète se conforme pleinement au genre du périple en détaillant les différentes étapes du trajet de son navire (désormais sans son passager) à travers l'Hellespont, puis de son cabotage sur ce navire retrouvé de Thynias à Tomes (24-42). Pour la première partie du voyage en revanche, les indications sont réduites au minimum. Rien sur le port d'embarquement, ce qui a permis à J. Carcopino d'émettre l'hypothèse, aujourd'hui abandonnée, d'un embarquement à Otrante plutôt qu'à Brindes, qui est l'éventualité la plus obvie et reste la plus vraisemblable. Aucune indication géographique non plus sur toute la traversée de la mer Ionienne jusqu'à l'Isthme de Corinthe, où le premier et unique nom de port cité est Cenchrée, sur la côté Est (alors que le navire d'Ovide a dû préalablement aborder au port de Léchée sur la côté Ouest). Pratiquement rien sur la traversée elle-même des Cyclades, alors que Virgile, au chant III de l'*Enéide*, v. 124-127, égrenait consciencieusement (non sans une petite marge d'approximation dans l'ordre de succession) le chapelet des îles qui jalonnent le périple d'Enée, en sens inverse de celui d'Ovide. Rien non plus sur la remontée de la côte d'Asie Mineure, en particulier les îles de Chios et de Lesbos, associées aux

souvenirs littéraires d'Homère, Sappho et Alcée. Ce n'est qu'à partir des bouches de l'Hellespont (I, 10, 15) que des indications topographiques un peu précises, on l'a dit, commencent à apparaître, comme si tout ce qui se trouve en-deçà de cette zone frontière entre deux mondes était dépourvu de consistance. Cette parcimonie dans l'évocation de l'espace proprement méditerranéen peut recevoir deux types d'explications complémentaires.

D'une part, une explication métalittéraire. Tout se passe comme si Ovide se refusait à évoquer des jalons d'étapes maritimes illustrés par les poètes antérieurs : Brindes, bien connue par l'*Iter Brindisium* d'Horace (*Sat.*, I, 5) ; Corfou, où s'est interrompu le voyage en Orient de Tibulle malade (I, 3, 1-2) ; Léchée, mentionné par Properce (III, 21, 19) comme le point d'aboutissement d'un voyage maritime vers Athènes. Mais même des lieux marqués par le passage de héros mythiques et parés de prestige poétique sont occultés : les Cyclades énéennes, on l'a dit, mais aussi Ithaque, que le navire d'Ovide a dû côtoyer en approchant les rivages du N-O de la Grèce : Ovide fait tout ici pour éviter de donner à son voyage l'allure d'un périple littéraire ou mythologique. Le contraste est frappant avec ces autres pérégrinations transméditerranéennes qu'Ovide lui-même aimait tant à évoquer dans le reste de son œuvre : par exemple, la traversée, en sens inverse, de la pierre noire de Pessinonte de la Phrygie à la Sicile, longuement décrite dans *Fast.*, IV, 277-287, ou le voyage aérien de Dédale à travers les Cyclades, évoqué sur le mode du périple dans *Ars Am.* II, 79-82 et *Met.* VIII, 220-22, ou encore ce fantastique survol en zig-zag à travers la mer Egée qu'il avait prêté à Médée sur son char de dragons dans les *Métamorphoses* VII, 350-403, histoire de raccrocher en passant un maximum de légendes métamorphiques. La toponymie égéenne, qu'elle soit réaliste ou fantaisiste, n'a manifestement plus d'intérêt poétique aux yeux de l'exilé : seules les zones des confins méritent désormais d'être mentionnées.

Quant à la Troade, patrie des héros homériques mais aussi terre originelle de la nation romaine, et située tout près de cette zone frontière, elle n'est mentionnée comme repère géographique que sur le mode négatif et récusatoire (I, 10, 17) : *Fleximus in laeuum cursus et ab Hectoris urbe/venimus ad portus, Imbria terra, tuos* (« nous détournons notre course vers la gauche, et, nous éloignant de la ville d'Hector, nous parvenons à ton port, terre d'Imbros »). Ce mouvement d'éloignement de Troie répond à l'éloignement de Rome et de l'Italie au début du voyage (cf. I, 2, 91-92), pour rediriger la trajectoire du héros vers des contrées septentrionales éloignées de ces deux pôles de l'identité romaine et de la tradition culturelle. En fait, le récit géographique d'Ovide ne renoue véritablement avec le genre du périple que lorsqu'il s'écarte précisément des lieux les plus familiers à ses lecteurs, ce qui esquisse peut-être une revendication d'originalité dont nous verrons l'épanouissement dans les *Pontiques*.

D'autre part, il y a des justifications affectives à cette organisation du récit de voyage. Premièrement, cette occultation des étapes proprement méditerranéennes du voyage crée en effet l'impression d'une absence de continuité entre Rome et la Thrace, comme si la Méditerranée orientale était un espace vide (ou presque), ce qui renforce la sensation de rupture (pour ce sentiment, cf. aussi *Tr.*, III, 37-38). Par ailleurs, on peut remarquer, avec Anne Videau, que le poète évoque par deux fois ses difficultés *au départ d'Italie*, avec les vents contraires qui ont menacé de le rabattre sur les côtes ausoniennes (I, 2, 91-92 et I, 4, 19-22), créant une impression de piétinement au moment du départ qui ravive douloureusement la pensée du pays natal désormais interdit. Et par deux fois aussi intervient la mention d'un passage devant l'Hellespont, à l'autre bout de la partie méditerranée du périple : d'abord pour Ovide sur son navire en route pour Samothrace (I, 10, 15), puis pour l'autre navire, le *Minerva*, sur le point de traverser les détroits sans son passager dans le cadre d'un *propemptikon* (I, 10, 24) : le navire passe ainsi deux fois devant le détroit avant de s'y engager, d'où une nouvelle impression de piétinement qui marque nettement l'effet de seuil constitué par l'embouchure hellespontique (cf. aussi, I, 10, 13-14); le seuil du pays d'exil que le récit hésite à franchir, traduisant la réticence du poète. Entre ces deux temps forts sur le plan affectif, le départ d'Italie et l'arrivée en mer de Thrace, c'est toute la patrie centrale du périple qui est comme floutée dans la mémoire du poète.

Mais à défaut d'être prétexte à des évocations géographiques précises, la Méditerranée d'Ovide est l'occasion de déployer un thème littéraire avec des variations au fil du livre I des *Tristes* : celui de la tempête en mer. Trois élégies en effet orchestrent ce thème, avec un effet de resserrement croissant : 2, 4 et 11. Les deux premières semblent, on l'a vu, évoquer des tempêtes (qui ne sont d'ailleurs peut-être qu'une seule et même tempête) localisées au moment du départ, entre le Sud de l'Adriatique et le Nord de la mer Ionienne, puisque le spectre d'un retour au point de départ, lourd de péril politique, apparaît dans les deux cas. La troisième évocation, celle de I, 11, a une portée plus générale, puisque, écrite sur le Pont-Euxin, elle renvoie à la fois à des tempêtes antérieures en Méditerranée, présentées comme fréquentes dans la première partie du voyage (v. 13 : *saepe*), et à une tempête présente en Mer Noire (19 : *nunc quoque*). De fait, il y a tout lieu de penser que le poète, en cette période de l'année défavorable à la navigation, a essuyé à plusieurs reprises des « coups de mer » d'intensité variable, que son imagination poétique transfigure sur la base de la tradition épique de la tempête maritime, dominée par les intertextes du chant I de *l'Enéide* et du chant XI des *Métamorphoses* ; une intertextualité virgilienne et ovidienne bien étudiée par la critique. Il résulte que le motif récurrent de la tempête s'impose comme le trait affectif dominant de l'imaginaire méditerranéen des *Tristes*, avec une triple valeur métaphorique sous-jacente :

psycho-affective (reflet des tourments de l'exilé et de la misère de sa condition), politique (image de la colère du Prince) et métalittéraire (illustration de la capacité du poète élégiaque à intégrer des motifs épiques pour hausser son genre littéraire au niveau de la grande poésie). La mémoire tumultueuse de l'épisode tempêteux associée à la Méditerranée l'emporte sur le souvenir précis de l'itinéraire, de sorte que cette mer de l'exil cesse d'être un espace familier reconnu et bien balisé toponymiquement pour devenir la métaphore d'un moment de trouble et de crise ; une crise appelée toutefois à déboucher sur un renouvellement en profondeur de l'inspiration poétique, notamment par l'intégration d'une dimension épique dans l'élégie par le biais du *topos* épique de la tempête. Cette Méditerranée tempêteuse donne aussi un nouvel élan à l'inspiration du poète, mais le glissement du motif de la tempête de la Méditerranée (élégies 2 et 4) vers la Mer Noire (élégie 11) suggère que c'est dans ce second espace que se ré déploiera principalement par la suite l'inspiration épico-élégiaque du poète exilé.

Notons enfin que cet espace méditerranéen escamoté dans le récit du voyage aller le sera également, pour des raisons opposées, dans les évocations imaginaires du voyage en sens inverse (soit en personne, soit par ses livres interposés) auxquelles Ovide se livre à plusieurs reprises dans ses poèmes d'exil (*Tr.*, III, 1, 1 ; 8, 1-10 ; *Pont.*, I, 1, 1-4 ; IV, 5, 1-8) : dans tous les cas, l'intervalle entre Tomes et Rome est franchi d'un trait, sans escales, et la distance abolie par la puissance de l'imagination ; le mode de locomotion envisagé est parfois la voie des airs, à l'instar de Dédale ou de la Médée de *Met.* VII et de son char de dragons qui permet de brûler les étapes (*Tr.* I, 8, 1-10) ; de fait, le seul passage comportant des toponymes (*Pont.*, IV, 5, 5-6), escamote quasiment la partie maritime du trajet :

*Cum gelidam thracen et opertum nubibus Haemum*

*Et maris Ionii transieritis aquas,*

*Luce minus decima dominam uenietis in urbem...*

«Quand vous aurez traversé la Thrace et l'Hémus couvert de nuages, **et les eaux de la mer ionienne**, vous arrivez en moins de dix jours à la ville souveraine ».

... dix jours étant le temps nécessaire pour traverser par voie terrestre la péninsule italienne de Brindes jusqu'à Rome, on notera le contraste entre la précision de cette dernière étape intra-italienne et le flou elliptique qui enrobe les sections maritimes (ionienne et plus encore égéenne) du trajet.

Tantôt occulté dans la mémorisation du voyage vers l'exil, tantôt effacé dans les fantasmes de retour à Rome par le livre interposé, l'espace méditerranéen est bien un non-lieu pour le poète de l'exil, qui persiste dans sa répugnance manifeste à se représenter tout cet intervalle qui le sépare de la Ville, alors même que le pays d'exil, si repoussant soit-il, sera l'objet d'une réappropriation poétique.

## 2. La Méditerranée de la jeunesse : un espace revisité.

A deux reprises dans ses poèmes d'exil (*Tristes* I, 2 et *Pont.*, II, 10), Ovide nous indique que ce n'est pas la première fois qu'il parcourt la Méditerranée dans le sens O-E. Le fait est que c'était devenu une tradition bien établie dans la Rome du Premier Siècle av. J-C que les jeunes gens de l'aristocratie romaine entreprennent un « grand tour » en Grèce et en Asie Mineure, généralement pour se former auprès des maîtres de rhétorique et/ou de philosophie (voir à ce sujet Rawson dans la bibliographie, p. 3-18 et André-Baslez p. 300-309). On connaît le voyage d'études en Grèce de Cicéron en 79, évoqué notamment dans le *Brutus* (XCI, 315), avec comme étapes majeures Athènes, Sparte, Corinthe, puis L'Asie Mineure et Rhodes. C'est aussi dans cette dernière, célèbre pour son école de rhétorique, que César avait fait un séjour dans sa jeunesse en 75 pour parfaire sa formation, tandis que Brutus était allé à Athènes suivre des cours de rhétorique et de philosophie, et Caton le Jeune (Plut., *Cat.*, XII, 2) avait fait de son côté un grand voyage touristique en Asie. Properce lui-même, qui critique ce genre de voyage en I, 6, 13, évoque, dans l'élégie III, 21, la perspective d'un voyage d'études à Athènes dont il n'est pas sûr qu'il l'ait réellement accompli. Par ailleurs Horace, qui lui-même était parti en 45 faire ses études supérieures à Athènes (cf. *Epître* II, 2, 43), salue, dans l'*Epître* I, 11, v. 1-10, un ami de retour d'un circuit en Méditerranée orientale qui l'a mené notamment à Chios, Lesbos, Sardes, Samos, Smyrne, Colophon et Lébédos. On peut aussi citer le voyage de Catulle en Bithynie, d'où l'intérêt touristique n'est pas absent (cf. 46, 6) même s'il n'en était pas le but premier. Comme l'a montré P. Boyancé, les objectifs principaux de ces périple culturels étaient de plusieurs ordres : la poursuite d'une formation intellectuelle de haut niveau dans les véritables centres universitaires qu'étaient alors certaines villes helléniques (au premier rang desquelles Athènes, mais aussi Pergame, Rhodes, Smyrne et Alexandrie), la contemplation des œuvres d'art (du moins celles que les généraux romains avaient laissées en place) et de diverses curiosités mises en valeur par des guides locaux, et enfin le pèlerinage sur les hauts lieux de la tradition mythico-littéraire, à l'exemple du voyage (avorté) de Virgile en 19.

Pour ce qui est d'Ovide, la première allusion à un voyage antérieur en Orient (que les critiques situent généralement entre 25 et 22 av J-C, quand il devait avoir dans les 18-20 ans) se trouve dans les *Fastes*, VI, 421-424, où il évoque une visite touristique au temple de Pallas à Troie : *cura uidere fuit : uidi templumque locumque* (« J'eus la curiosité de le voir ; j'ai vu et le temple et le site »). Il s'agit en fait de la Nouvelle Troie, un bourgade habitée par des Grecs étoliens qui passait pour avoir été reconstruite par des réfugiés troyens sur l'emplacement de la Troie originelle et qui était un lieu de pèlerinage très prisé des

aristocrates romains. Ovide en dit un peu plus long sur ce voyage dans les *Tristes* I, 2, dans le cadre d'une *recusatio* opposant la raison de son exil présent à d'autres motifs de navigation (77-80) :

*Nec peto, quas quondam petii studiosus, Athenas,  
oppida non Asiae, non loca uisa prius;  
non ut Alexandri claram delatus in urbem  
delicias uideam, Nile iocose, tuas.*

« Je ne vais pas à Athènes, où j'allai jadis, étudiant, ni dans les villes d'Asie, ni dans les lieux autrefois visités ; je n'ai pas pour but d'aborder à la célèbre ville d'Alexandrie pour y voir, Nil facétieux, tes délices ».

Ce poème ajoute au rappel d'un circuit touristique (noter la répétition du verbe *uideo*) en Asie dans sa jeunesse, qui recoupe *Fast.* VI, 421-424, la mention d'un séjour universitaire à Athènes, sans doute dans le cadre du même « grand tour » : ces deux lieux sont les étapes majeures d'un périple égéen dont le souvenir contraste amèrement avec l'actualité du voyage d'exil, le tout baigné d'une discrète nostalgie portée par les adverbes de temps (*quondam*, *prius*). Quant à l'hypothèse d'une visite à Alexandrie, où Ovide n'est sans doute jamais allé, elle est surajoutée à la liste pour fournir un autre exemple de motif potentiel pour un périple transméditerranéen, celui du « tourisme sexuel » (évoqué par les euphémismes *deliciae* et *iocosus*), en raison de la réputation sulfureuse de cette cité renommée pour ses lupanars et ses mignons, ce qui éclipse ici son statut de pôle culturel (cf. Quint., I, 2, 7, Strab., 17, 1, 1 ; Juv., 15, 44-46 ; Mart., IV, 42, 4). Il en résulte une sorte de « triangulation heureuse » de la Méditerranée orientale dont les sommets sont respectivement Athènes, lieu des études, l'Asie, lieu du tourisme, et, à la pointe Sud, Alexandrie, lieu des plaisirs : précisément tout ce que n'est pas le lieu de la relégation. Cette configuration est donc l'exact opposé de la « triangulation égéenne » dysphorique, à la pointe tournée vers le Nord (c'est-à-dire vers la Thrace), que l'exil impose au poète dans le présent.

Cette brève allusion au grand voyage transméditerranéen du jeune Ovide est complétée par l'évocation un peu plus longue qu'il en donne dans *Pont.*, II, 10, où il rappelle à son ami le poète épique homérisant Pompéius Macer (déjà mentionné dans les *Amours*, II, 18, et dont nous apprenons ainsi qu'il était son compagnon de voyage), leur itinéraire commun (21-30) :

*Te duce magnificas Asiae perspeximus urbes,  
Trinacris est oculis te duce uisa meis ;  
uidimus Aetnaea caelum splendescere flamma,  
subpositus monti quam uomit ore gigans  
Hennaeosque lacus et olentia stagna Palici,*

*quamque suis Cyanen miscet Anapus aquis.*

*Nec procul hinc nymphe est quae, dum fugit Elidis amnem,*

*tecta sub aequorea nunc quoque currit aqua.*

*Hic mihi labentis pars anni magna peracta est.*

« Sous ta conduite j'ai contemplé les magnifiques cités d'Asie, sous ta conduite j'ai vu la Trinacrie de mes yeux ; nous avons vu le ciel resplendir des flammes de l'Etna, que vomit la bouche du géant enseveli sous la montagne, les lacs d'Henna et le marais fétide de Palicus, et Cyané à qui l'Anapus mêle ses eaux. Non loin se trouve la nymphe qui, fuyant le fleuve d'Elide, court encore de nos jours cachée sous les eaux de la mer. J'ai passé là une grande partie d'une année écoulée ».

Cette fois, le poète choisi de se concentrer sur ce qui devait être la dernière partie de son « grand tour », en l'occurrence, un détour par la Sicile avant de revenir sur l'Italie, accompagné d'un séjour touristique prolongé dans cette île à laquelle ses trois pointes (Pélore, Lilybée, Pachynos) ont donné le surnom de Trinacrie. L'Asie n'est évoqué que comme un point de départ pour un itinéraire Est-Ouest qui, pour le coup, rappelle assez nettement (et c'est sans doute volontaire) celui d'Enée. On retrouve ici tout le plaisir de l'énumération topographique qui faisait défaut à la Méditerranée de l'exil, avec une série de toponymes pour la plupart associés à la côté Est de la Sicile (sauf Henna qui se trouve nettement dans l'intérieur). Mais cette évocation émerveillée et euphorique de *mirabilia*, sous la forme d'une succession de vignettes à la mode alexandrine, n'est pas seulement une antithèse affective et dérivative à la laideur et à la tristesse du pays d'exil. Le contexte général du poème, qui évoque les souvenirs de jeunesse communs du poète épique Macer et du poète épico-élégiaque Ovide invite à relire cet *iter Siculum* comme un voyage symbolique aux sources de l'inspiration poétique communes à l'épopée et à l'élégie. La vision de l'Etna, magnifiée par la vision grandiose du ciel embrasé, soutenue par les assonances éclatantes en *a* et le verbe inchoatif assez rare *splendescere* qui déploie le panache du volcan sur quatre syllabes, puis prolongée par l'image mythique du Géant Typhée prisonnier, avec une gradation en deux temps mimant le jaillissement éruptif (d'abord étouffé, avec *subpositus*, puis effusif, avec *uomit*), donne à la vignette un caractère sublime apparenté à la grande poésie (on pense notamment à Lucrèce, I, 722-27). Après cette image de surgissement vertical, l'évocation des étendues stagnantes d'Henna (dans l'intérieur) et de Palicus (marais proche de Catane, connu pour ses émanations de naphte), avec le jeu de chiasme adjectifs-noms, met en valeur en position centrale une exhalaison méphitique qui n'est pas sans rappeler la puanteur d'un autre lac célèbre, à coloration infernale : l'Averne virgilien (cf. *Aen.*, VI, 201). Cette ambiance gigantomachique et infernale à la fois met en valeur l'affinité de la Sicile avec le genre épique.

En revanche, l'évocation, à base de sous-entendu érotique (*miscet*), de l'union des fleuves Cyané et Anapus, ainsi que la légende de la source Aréthuse, supposée naître dans le Péloponnèse et s'enfoncer sous la mer, poursuivie par le fleuve Alphée, pour ressurgir dans l'île Ortygie à Syracuse, et associée notamment à la poésie de Cornélius Gallus (cf Virg., *Buc*, 10, 1), apporte une note alexandrino-élégiaque qui nous rapproche du lyrisme amoureux. Mais plus précisément, l'itinéraire parcouru par les deux amis (Henna-Palicus-Cyané-Aréthuse) recoupe exactement celui de Pluton ravisseur de Proserpine dans les *Metamorphoses*, V, 385-425, où les légendes respectives de Cyané et d'Aréthuse étaient longuement traitées dans la foulée (*Met.*, V, 409-437, 487-503 et 577-641). La Sicile est donc revisitée ici en tant que source d'inspiration à la fois de la grande poésie épique et de la poésie sentimentalo-érudite, mais aussi, plus spécifiquement, de la poésie ovidienne, qui, à travers les *Métamorphoses*, marie ces deux veines poétiques. On trouvait du reste déjà dans les *Fastes* IV, 467-82, cette fois à propos de Cérès à la recherche de Proserpine, une autre pérégrination sicilienne, ce qui confirme à quel point cette terre avait stimulé l'inspiration poétique du jeune Ovide trente ans plus tôt.

Il n'est pas jusqu'au thème de la navigation lui-même, usuellement connoté très négativement dans l'élégie (cf. Tib., I, 3, 37-40 ; Prop., III, 7, 71-72 ; Ov., *Am.*, II, 11, 1-6), qui ne reçoive subitement une dimension positive et euphorisante dans ce contexte de reconstitution des sources de l'inspiration ovidienne (Pont., II, 10, 31-34) :

*Et quota pars haec sunt rerum quas uidimus ambo,  
te mihi iucundas efficiente uias,  
seu rate caerulas picta sulcauimus undas,  
esseda nos agili siue tulere rota.*

«Et ce n'est qu'une petite partie de ce que nous avons vu tous deux, tandis que tu me rendais le voyage agréable, soit que nous sillonnions les ondes azurées sur un vaisseau bariolé, soit qu'un char nous transportât d'une roue rapide ».

On se rappelle que la navigation, mais aussi la conduite du char sont deux métaphores fréquentes de l'activité poétique en général (cf. Virg., *Georg.*, I, 40 ; II, 41 ; IV, 116-117 ; Hor., *Od.*, IV, 15, 3-4 ; Prop., III, 3, 22 ; III, 9, 3 ; Ov., *Rem.*, 811-812 ; *Met.*, XV, 176 ; *Fast.*, I, 4 ; *Tr.*, II, 548 et Virg., *Georg.*, III, 291-293 ; Ov., *Am.*, III, 15, 18, et en amont, Callimaque, *Aitia* I, fr. 25-27 Pf. ), de sorte qu'il est peut-être permis de voir ici une allusion métalittéraire aux essais poétiques des deux amis-poètes Ovide et Macer. Mais plus précisément, l'évocation du périple maritime mobilise des images épiques (le « sillonnage » de la mer, l'adjectif *caeruleus*) qui font apparaître les deux amis comme de nouveaux Argonautes, dans une ambiance de compagnonnage héroïque et d'exaltation aventureuse. Cette valorisation de

la navigation s'accroît dans les v. 39-40 (*Est aliquid casus pariter timuisse marinos/iunctaque ad aequoreos uota tulisse deos*, « C'est quelque chose d'avoir redouté ensemble les périls de la mer, d'avoir adressé des vœux communs aux dieux marins »), où l'évocation des périls encourus ensemble sur les mers est traitée de façon paradoxalement positive, comme un souvenir commun cimentant l'amitié « héroïque » plutôt que comme un repoussoir anti-élégiaque.

A l'opposé de la Méditerranée indicible de l'exil, il y a donc dans les poèmes d'exil une Méditerranée heureuse, qui est à la fois celle de la jeunesse et celle de la formation poétique, et dont la Sicile apparaît comme le foyer principal. Un *iter Siculum* d'autant plus agréable à remémorer que, tout en étant l'occasion d'une replongée dans un passé heureux, il induit un éloignement géographique de l'espace de l'exil ; rien d'étonnant dès lors à ce que, des trois pôles majeurs de son « grand tour » de 25 (la Grèce, l'Asie et la Sicile), ce soit ce dernier que le poète évoque désormais le plus volontiers, même si les autres étapes avaient pu inspirer antérieurement certaines évocations topographiques dans le reste de son œuvre (par exemple, l'ecphrasis du bois de l'Hymette dans l'*Art d'aimer*, III, 687-604, peut-être nourrie de souvenirs du séjour athénien). Mais surtout, cette Méditerranée « positive », avec ses toponymes mythiques qui chantent dans la mémoire et stimulent l'imagination, est saluée, avec nostalgie, comme le lieu d'origine et la matrice de la poésie ovidienne, du moins celle de la jeunesse et de la maturité, des *Amours* aux *Fastes* et aux *Métamorphoses* (sur la mer dans la poésie d'Ovide, voir de Saint-Denis, p. 325-383).

### **3. La Méditerranée des autres : un espace dépassé.**

Dans *Pont.*, I, 3, v. 61-80, Ovide s'attache à réfuter une tentative de consolation stoïcienne (réelle ou imaginaire) de son ami Rufinus (pour le topos, cf. par ex. Cic., *Tusc.*, V, 106-109), qui avait dû lui dérouler une liste exemplaire d'exilés fameux bien réadaptés (comme Ovide lui-même s'était amusé à le faire dans les *Fastes* I, 489-92, dans le cadre d'une *consolatio* de la nymphe Carmenta à son fils Evandre). A cette occasion, le poète dessine une sorte de cartographie de l'exil en Méditerranée orientale dans l'histoire et la mythologie anciennes. L'idée générale est que tous ces lieux d'exil antérieurs sont d'heureuses sinécures en comparaison du pays gétique où le poète se trouve relégué (pays évoqué quant à lui dans les v. 49-60) ; et de fait, Ovide est, à cette époque, le seul personnage connu à avoir été relégué dans un endroit aussi reculé. Mais en même temps que cette *synkrisis* recycle le topos de la pérégrination « touristique » en Méditerranée orientale, elle contribue à un double mouvement parallèle antithétique de démythification et de mythification : d'une part, démythification des

figures célèbres d'exilés transméditerranéens, réduits à des « touristes » d'une Méditerranée banalisée, et d'autre part, auto-mythification du poète comme véritable héros de l'exil dans un lieu d'épreuves à nul autre pareil, irréductible à tout précédent. Voici donc le passage :

*I nunc et ueterum nobis exempla uirorum  
qui forti casum mente tulere refer  
et graue magnanimi robur mirare Rutuli  
non usi reditus condicione dati.  
Zmyrna uirum tenuit, non Pontus et hostica tellus,  
paene minus nullo Zmyrna petenda loco.  
Non doluit patria Cynicus procul esse Sinopeus,  
legit enim sedes, Attica terra, tuas.  
Arma Neoclides qui Persica contudit armis  
Argolica primam sensit in urbe fugam.  
Pulsus Aristides patria Laecedaemona fugit,  
inter quas dubium quae prior esset erat.  
Caede puer facta Patroclus Opunta reliquit  
Thessalicamque adiit hospes Achillis humum.  
Exul ab Haemonia Pirenida cessit ad undam  
quo duce trabs Colcha sacra cucurrit aqua.  
Liquit Agenorides Sidonia moenia Cadmus,  
Poneret ut muros in meliore loco.  
Venit ac Adrastum Tydeus Calydone fugatus  
Et Teucrum Veneri grata recepit humus.*

”Va maintenant, et cite nous des exemples de grands hommes du passé qui ont supporté l'exil avec force d'âme, et admire la mâle fermeté du magnanime Rutilius, qui n'a pas usé de la permission du retour à lui accordée. C'est Smyrne qui a gardé ce héros, et non le Pont et une terre hostile, Smyrne peut-être moins enviable qu'aucun autre lieu. Il ne s'affligea pas d'être loin de sa patrie, le Cynique de Sinope, car il te choisit pour séjour, terre d'Attique. Le fils de Néoclès qui a écrasé de ses armes les armes perses, vécut son premier exil dans une ville d'Argolide. Aristide, chassé de sa patrie, s'enfuit à Lacédémone : on n'aurait pu dire laquelle des deux villes avait la primauté. Ayant commis un crime, le jeune Patrocle quitta Oponte et gagna le sol thessalien. Exilé d'Hémonie, c'est près de l'onde de Pirène que se retira celui sous la conduite duquel la carène sacrée parcourut les eaux de Colchide. Cadmus

fils d'Agénor quitta les remparts de Sidon pour bâtir des murailles dans un meilleur endroit. Tydée, fuyant Calydon, vint chez Adraste, et un sol cher à Vénus recueillit Teucer ».

Passé l'apostrophe introductive ironiquement emphatique, le poète propose une quadruple série d'*exempla* historiques, suivie d'une quintuple énumération d'*exempla* mythiques : l'expansion numérique va de pair avec une réduction de la longueur des développements, ce qui souligne le caractère dérisoire de tous ces précédents. La liste débute par un exemple romain, celui du stoïcien P. Rutilius Rufus, poursuivi à tort pour corruption en 92 av J-C après avoir été légat en Asie, et ayant refusé son rappel par Sylla (cf Val. Max., 6, 4, 4 ; Sén., Ep., 24, 4), devenant ainsi un exemple fameux d'acceptation résignée de l'exil. La démythification de cet héroïsme repose sur la répétition incantatoire avec anadiplose du nom du lieu d'exil, Smyrne, une des villes phares de cette Asie paradisiaque dans l'imaginaire romain (cf. Strab., 14, 1, 37) : un nom suffisamment évocateur pour dispenser le poète d'être plus précis qu'une formule d'éloge stéréotypée de guide touristique, et qui suffit à écarter la validité exemplaire d'un exilé dont la trajectoire O-E (la seule dans cette liste) rappelle pourtant un peu la sienne ; mais ce n'est pas du même Orient qu'il s'agit (comme le souligne la brève antithèse avec zeugma du v. 65). Viennent ensuite trois exemples grecs, en reculant dans le temps. Le premier exemple, Diogène, banni de Sinope pour faux-monnayage (cf. Plut., Mor. 332c), est d'autant plus facile à récuser que son exil a emprunté le chemin inverse de celui d'Ovide, des bord de la mer Noire vers l'Attique (symbole de la Grèce classique civilisée, saluée avec une apostrophe emphatique qui se passe d'adjectifs et rappelle Fast. IV, 502 à propos de l'arrivée de Déméter à Athènes) ; un exil dont il était notoire (cf. Plut., Mor., 602 a) que l'intéressé lui-même disait y avoir gagné au change : d'où l'insistance sur l'idée de choix (*legit*) qui minimise la portée de l'exil. Vient ensuite Thémistocle, ostracisé et exilé à Argos, puis en Perse (cf. Plut., Them., 23-31) ; mais Ovide écarte ici un lointain Orient un peu inquiétant pour ne retenir que le premier lieu d'exil, une Argos florissante à son époque (cf. Strab., 8, 6, 18), afin de réduire cette expérience à un exil de proximité, après avoir emphatiquement célébré le personnage sur le mode épique, créant ainsi un effet de decrescendo. Quant à Aristide, ostracisé en 483 (cf Plut., Arist., 3-7), il est en fait allé à Egine (dans le golfe saronique) et non à Sparte ; mais cette légère distorsion (peut-être inspirée par une confusion volontaire avec Alcibiade) met en avant l'idée du passage d'une super-puissance à une autre pour récuser dans ce cas l'idée de déchéance associée à l'exil. Après cela, les exemples mythiques. Pour ce qui est de Patrocle, exilé dans son enfance pour avoir tué dans un mouvement de colère un camarade de jeu, depuis Oponte en Locride vers Phthie en Thessalie (cf *Il.*, 23, 85-91), c'est le gain d'une amitié, celle d'Achille, qui compense largement le

bannissement, par contraste implicite avec la solitude d'Ovide ; le choix des verbes simples (reliquit, adiit) euphémise ici l'idée d'exil, de même que l'entrelacement des noms de personnes et des noms de lieux qui suggère un échange positif. Le suivant est Jason, dont nous reparlerons : il est évoqué ici après son expédition en Colchide, au moment de son exil d'Iolcos (en Thessalie) à Corinthe (désignée antonomastiquement par la source Pirène), après la mort de Pélidas ; Ovide dédramatise ici totalement l'épisode corinthien rendu fameux par les tragiques pour donner l'impression d'une retraite paisible (cessit) dans un *locus amoenus* (proximité d'une source), par contraste avec le bref rappel sur le mode épique de l'équipée colchidienne : la trajectoire finale de Jason, en sens inverse de celle d'Ovide et vers des lieux de plus en plus civilisés (Colchide-Thessalie-Corinthe), apparaît a posteriori comme une sortie progressive de l'épopée (qui occulte en outre le versant tragique de son destin). Dans le même sens E-O, l'exil de Cadmos de Sidon vers Thèbes (chassé par son père Agénor pour avoir échoué à retrouver sa sœur Europe : cf. Hdt II, 49, 3 ; IV, 147, 4) est l'objet d'une présentation très simplifiée et positivée, grâce à l'occultation du motif du bannissement, à l'emploi euphémistique du verbe *liquit*, qui le présente comme un départ quasi volontaire, et à la périphrase *meliore loco*, qui suggère une progression vers un lieu plus civilisé. C'est encore la simplicité (*uenit*) qui accompagne l'évocation de l'exil de Tydée, chassé de Calydon pour homicide (cf. Apollod I, 8, 5), et réfugié à Argos chez le roi Adraste dont il épousa la fille : le rapprochement des noms propres suggère, comme dans le cas de Patrocle, la compensation de la perte de la ville natale par une alliance d'homme à homme. Enfin, pour Teucer, fils de Télamon roi de Salamine, chassé par son père pour ne pas avoir vengé son demi-frère Ajax mort à Troie (sujet notamment d'une tragédie perdue de Pacuvius), c'est encore la sélectivité qui prévaut, comme pour Thémistocle : occultant son exil en Syrie chez le roi Bélos, Ovide ne retient, cette fois, que l'étape finale, à Chypre, île chère à Vénus, ce qui donne une connotation émoustillante et accueillante (recepit) à cet ultime lieu d'exil. L'impression qui s'en dégage est donc que la Méditerranée des exilés ante-ovidiens n'est qu'un vaste *locus amoenus* (je serais presque tenté de dire : une sorte de « Club Med' ») où l'on passe de façon simple et naturelle d'un lieu à l'autre (legit, reliquit, adiit, liquit, cessit, uenit), le plus souvent de l'E vers l'O et/ou du N vers le S (donc en sens inverse d'Ovide), et en général avec une amélioration de la situation personnelle à la clé. Mais cela va de pair avec la suggestion d'une sorte d'« embourgeoisement » final de toutes ces trajectoires pseudo-héroïques qui s'achèvent dans la *mollitia* d'un exil plus ou moins doré. En tant qu'il apparaît finalement le seul, par comparaison, à avoir connu un vrai parcours probatoire, en passant de la *dolce uita* romaine à la *duritia* tomitaine, et du bonheur au malheur, Ovide ressort de tout cela comme le véritable

héros épico-tragique de son œuvre poétique d'exil, se drapant ainsi non sans orgueil dans son statut de paradigme unique et incomparable d'exilé « authentique ».

Ce sentiment de supériorité que confère paradoxalement au poète le caractère exceptionnel de son exil se retrouve dans sa *synkrisis* avec un autre fameux héros transméditerranéen, Ulysse, dont il minimise la geste dans *Trist.*, I, 5, 57-62 :

*Pro duce Neritio, docti, mala nostra, poetae,  
scribite: Neritio nam mala plura tuli.  
Ille breui spatio multis errauit in annis  
inter Dulichias Iliacasque domos :  
nos freta sideribus totis distantia mensos  
detulit in Geticos Caeraris ira sinus.*

«Au lieu du roi du Nérite, doctes poètes, écrivez mes malheurs : car j'ai enduré plus de malheur que le Néritain. Lui, il a erré de nombreuses années dans un espace réduit, entre les demeures de Dulichie et celles d'Ilion ; moi, j'ai parcouru des mers que séparent tous les astres, et la colère de César m'a déporté sur les côtes gétiques ».

On a ici un double mouvement parallèle de distorsion spatiale : d'une part, dilatation hyperbolique de l'espace parcouru par l'exilé Ovide, assimilé à un trajet d'un bout à l'autre de l'univers ; d'autre part, réduction à l'extrême du périple d'Ulysse, au sein d'une Méditerranée limitée à son aire orientale par la seule prise en compte du point de départ et du point d'arrivée (entre Dulichie, près d'Ithaque, et Troie), en occultant toutes les aventures en Méditerranée occidentale que la tradition assignait à l'*Odyssée*. Une Méditerranée orientale ramenée de surcroît aux dimensions d'une petite mare par l'hyperbole minimisante *breui spatio*. Du coup, l'équipée ovidienne dépasse le précédent odysseén sur le plan spatial autant que l'aventure personnelle du poète latin dépasse en intensité affective celle du héros homérique. Cette réduction de la grandeur épique de la Méditerranée homérique revient dans Pont. IV, 10, 21-30, où les périls rencontrés par Ulysse (les Lestrygons, le Cyclope, Charybde) sont minimisés par comparaison aux dangers réels qui guettent le poète en pays gète.

Mais il n'est pas jusqu'à Jason, héros dont la trajectoire, à la fois méditerranéenne et pontique, se rapproche davantage de celle d'Ovide, qui ne soit lui aussi infériorisé par rapport à ce dernier sur le plan de la dimension épique (Pont., I, 4, 27-38) :

*Aspice, in has partis quod uenerit Aesone natus,  
quam laudem a sera posteritate ferat.  
At labor illius nostro leuiorque minorque est,  
si modo non uerum nomina magna premunt.*

*Ille est in Pontum Pelia mittente profectus  
 qui uix Thessaliae fine timendus erat :  
 Caesaris ira mihi nocuit, quem solis ab ortu  
 solis ad occasus utraque terra tremit.  
 Iunctior Haemonia est Ponto quam Roma Sinistro  
 st breuius quam nos ille peregit iter.*

(...)

*Nos fragili ligno sulcauimus aequor,  
 quae tulit Aesoniden, densa carina fuit.  
 Nec mihi Tiphys erat rector, nec Agenore natus  
 quas fugerem docuit quas sequererque uias...*

« Vois quelle gloire, au motif qu’il est venu dans ces contrées, le fils d’Eson détient de la part de la lointaine postérité. Pourtant ses épreuves furent plus légères et moindres que les miennes, si du moins les grands noms n’étouffent pas la vérité. Il est parti dans le Pont envoyé par Pélidas, qui était à peine redouté dans les limites de la Thessalie ; moi c’est la colère de César qui m’a perdu, lui devant qui tremblent, du lever au coucher du soleil, les deux parties du monde. L’Hémonie est plus proche que Rome du Pont Gauche, et il a parcouru une route plus courte que moi... Moi, j’ai sillonné la mer immense sur un fragile morceau de bois ; c’est une solide carène qui a porté l’Esonide. Je n’avais pas Tiphys pour pilote, ni le fils d’Agénor pour m’enseigner les routes à éviter et les routes à suivre... »

Les *magna nomina* auxquels Ovide reproche d’avoir étouffé la vérité en produisant une image surévaluée de Jason peuvent renvoyer aussi bien aux noms des héros mythiques impliqués dans la quête argonautique (non seulement Jason lui-même, mais aussi Hercule, Télamon, Nestor, Pélée, Castor et Pollux et les autres), et dont le nom seul suffit à en imposer, qu’aux noms prestigieux des poètes épiques ou tragiques qui ont magnifié cette geste (Apollonios de Rhodes et Varron de l’Aude pour les premiers, Euripide, Ennius et... Ovide, auteur lui aussi d’une *Médée*, pour les seconds). L’idée sous-jacente est que l’« Odyssée » pontique d’Ovide n’est pas moins digne de mémoire parce qu’elle n’a été chantée que par Ovide lui-même, qui n’a rien à envier à ces grands devanciers. En outre, les termes par lesquels il dévalorise la geste de Jason par contraste avec la sienne ( *leuiorque minorque*) évoquent métapoétiquement la notion de poésie « légère » et le statut générique « mineur » ordinairement associés à la poésie lyrique par opposition à l’épopée, contre laquelle ces termes sont ici retournés par un renversement des hiérarchies littéraires : c’est l’épopée argonautique qui apparaît comme un « genre mineur » par comparaison avec l’élégie d’exil ovidienne (le

terme de *labor* employé ici à propos d'Ovide pouvant renvoyer à la fois, au premier degré, à l'épreuve héroïque vécue, et au second degré, au travail poétique qui la restitue). Le premier terme de la *synkrisis* porte sur les commanditaires respectifs des deux expéditions, Pélias pour Jason et Auguste pour Ovide. A la minimisation de l'étendue du pouvoir du premier (simple commanditaire humain au domaine étriqué) s'oppose l'amplification spatiale à l'échelle cosmique du pouvoir du second, évoqué à travers les motifs, récurrents chez Ovide, de l'*ira Caesaris* et du pouvoir jupitérien d'Auguste, ce qui fait passer sur la poésie ovidienne un frisson de sublime et de terreur sacrée dont la geste argonautique est dépourvue. Puis, la comparaison des distances parcourues (31-32) met en œuvre un jeu subtil de « déformation géographique » : Ovide « raccourcit » le trajet de Jason en ne prenant en compte que la côte O du Pont, par où Jason est passé après avoir ravi la Toison, alors que l'Argo est allé en réalité jusque sur la côte E où se trouve la Colchide (il lui « retranche » ainsi toute la largeur de la Mer Noire), et le passage culmine sur l'idée de *breuitas* associée paradoxalement à l'expédition argonautique (*breuius quam nos ille peregit iter*) : par un effet de renversement, c'est la forme longue, celle de l'épopée d'Apollonios, qui paraît de moindre ampleur par son contenu effectif que la forme brève qu'est l'élégie ovidienne. Vient ensuite la comparaison des vaisseaux, où culmine le procédé de « déformation historique » : au rebours de la logique « réaliste », Ovide donne l'impression que l'embarcation, d'époque augustéenne, qui l'a conduit vers son exil était de construction plus fragile et plus primitive (*fragili ligno*) que l'Argo (*densa carina*), supposé pourtant être l'un des premiers, voire le premier navire. Un contraste en découle dès lors entre la prétendue fragilité du navire ovidien et l'ampleur héroïque de son périple, magnifié par la métaphore épique du « sillonnage » de la mer (*sulcauimus aequor*) à laquelle s'oppose l'évocation volontairement plate et prosaïque de la navigation de Jason (v. 36). Compte tenu de la signification métapoétique bien attestée de l'image du navire, cette idée du frêle esquif affrontant une aventure héroïque qui le hisse au niveau (voire au-dessus du niveau) de l'épopée maritime pourrait bien être, dans la logique des marqueurs métalittéraires que nous avons relevés plus haut, une allusion à la poésie « mineure » d'Ovide qui égale ou dépasse la « grande poésie » par le niveau d'intensité et d'authenticité affectives dont elle est porteuse. Cette intuition est renforcée par la *synkrisis* suivante (37-38), entre les pilotes, ou plutôt, entre la présence (pour Jason) ou l'absence (pour Ovide) de pilote (du moins digne d'être mentionné). La déformation est ici encore plus grande, puisqu'on a presque l'impression, par extrapolation, qu'Ovide a dû piloter son navire tout seul, sans personne pour lui indiquer les passages et les écueils, ce qui rend son exploit « héroïque » encore plus remarquable. Mais en fait, ce que met surtout en relief cette

comparaison, à la lire attentivement, c'est l'autonomie et l'originalité d'Ovide, qui n'a pas eu de maître (*docuit*) : une suggestion plus applicable à Ovide le poète qu'à Ovide le navigateur. De fait, l'expression « montrer la voie » (*quas sequereturque uias*) se prête excellemment à une lecture métapoétique : Ovide veut dire qu'il n'a pas eu de prédécesseur direct dans la voie poétique qu'il est en train d'explorer, celle de l'élégie personnelle d'exil. Cette interprétation est renforcée par le fait que, des deux « maîtres de navigation » cités à propos de Jason, l'un, Tiphys, est bien un pilote, donc un technicien de la navigation, mais l'autre, le « fils d'Agénor », c'est-à-dire Phinée, est un devin, donc un *uates* inspiré. Dépourvu de mentor aussi bien pour ce qui relève de l'*ars* que de l'*ingenium*, Ovide se pose bien comme le *primus inventor* d'un sous-genre poétique : l'élégie d'exil, qui, par la mise en scène poétique d'une expérience puissamment dramatique et réellement vécue, atteint le niveau de noblesse et de dignité de la grande poésie épique, compensant ainsi la néantisation de la situation personnelle du poète.

Dans ce contexte de valorisation poétique de l'élégie ovidienne au-delà des épopées maritimes de la tradition épique, qu'elles soient totalement (avec Ulysse) ou partiellement (avec Jason) méditerranéennes, la Méditerranée apparaît donc comme un « lieu commun » poétique un peu surfait et dépassé par l'expérience singulière d'Ovide, accompagnée du renouvellement de son souffle poétique dans l'espace et le temps infinis de l'exil pontique. En sortant, malgré lui, des sentiers maritimes battus et rebattus de la Méditerranée des poètes, qui avait nourri son inspiration dans sa poésie antérieure, et en faisant de nécessité vertu, Ovide a trouvé dans le pays d'exil une « nouvelle frontière » poétique. L'élégie d'exil s'est ainsi affirmée non comme un simple instrument de plaidoyer *pro domo* et un dérivatif à ses soucis, mais comme un moyen d'ajouter à son œuvre un pan inédit et de ressaisir son destin en parachevant le monument littéraire à sa propre mémoire. Le décentrement de l'espace poétique est à la fois la cause et le moyen de l'auto-construction d'une figure mythique, à la fois paradigmatique et héroïque, celle du poète exilé ; un processus qui relègue la vieille Méditerranée dans un passé antérieur, à la fois personnel et littéraire, considéré désormais avec un mélange doux-amer de nostalgie et de distanciation.

## F. Ripoll, *la Méditerranée d'Ovide* :

### Bibliographie sélective

- ANDRE J., 1968, *Ovide. Tristes*, Paris, Les Belles Lettres (rééd. 1987).
- ANDRE J., 1977, *Ovide. Pontiques*, Paris, Les Belles Lettres (rééd. 1993).
- ANDRE J.-M. & BASLEZ F., *Voyager dans l'Antiquité*, Paris, Fayard, 1993.
- BOYANCE P., 1953, "Le voyage du lettré romain en Grèce », *L'Information Littéraire*, p. 137-143.
- CLAASSEN J.-M. 1999, *Displaced Persons : The Literature of Exile from Cicero to Boethius*, Madison, University of Wisconsin Press.
- CLAASSEN J. -M. 2008, *Ovid Revisited : the Poet in Exile*, Londres, Duckworth.
- DE SAINT-DENIS E., 1935, *Le rôle de la mer dans la poésie latine*, Paris, Klincksieck.
- GAERTNER J. F. 2005, *Ovid. Epistulae ex Ponto, Book I. Edited with Introduction, Translation and Commentary*, Oxford, Oxford University Press.
- GALASSO L. 1995, *P. Ovidii Nasonis Epistularum ex Ponto Liber II*, Florence, Le Monnier.
- INGLEHEART J., 2006, "Tristia 1.2 : High Drama on the High Seas", *Greece & Rome* 53, p. 73-91.
- LAMARQUE H., 1972, "Remarques sur la tempête des *Tristes* », *Pallas* 19, p. 75-89.
- MCGOWAN M. 2009, *Ovid in Exile : Power and Poetic Redress in the Tristia and Epistulae ex Ponto*, Leyde, Brill.
- RAWSON E., 1985, *Intellectual Life in the Late Roman Republic*, Baltimore, Johns Hopkins Univ. Press.
- TISSOL G. 2014, *Ovid. Epistulae ex Ponto, Book I*, Cambridge, Cambridge University Press.
- TOLA E. 2004, *La métamorphose poétique chez Ovide : Tristes et Pontiques*, Louvain-Paris-Dudley MA, Peeters.
- VIDEAU-DELIBES A., *Les Tristes d'Ovide et l'élégie romaine. Une poétique de la rupture*, Paris, Klincksieck.
- WILLIAMS G. D. 1994, *Banished Voices : Readings in Ovid's Exile Poetry*, Cambridge, Cambridge University Press.

## F. Ripoll, *la Méditerranée d'Ovide* : textes

1) *Tr.*, I, 4, 17-20 :

*Quod nisi mutatas emiseric Aeolus auras,  
in loca iam nobis non adeunda ferar ;  
nam procul Illyriis laeua de parte relictis  
interdicta mihi cernitur Italia.*

“Si Eole n’envoie pas d’autres vents, je vais être porté vers des lieux où je ne dois pas aller ; car, laissant au loin sur la gauche l’Illyrie, je vois l’Italie qui m’est interdite ».

2) *Tr.*, I, 11, 3-8 :

*Aut haec me, gelido tremere cum mense decembri,  
scribentem mediis Adria uidit aquis,  
aut, postquam bimarem cursu superaui Isthmon,  
alteraque est nostrae sumpta carina fugae.  
Quod facerem uersus inter fera murmura ponti,  
Cycladas Aegaeas obstupuisse puto.*

“Ou bien c’est l’Adriatique qui m’a vu écrire ces lettres au milieu de ses eaux, tremblant au mois glacé de décembre, ou bien je l’ai fait après avoir franchi l’Isthme des deux mers, et pris pour mon exil un autre navire. Que je puisse faire des vers parmi les grondements furieux de la mer, voilà qui, je crois, a frappé de stupeur les Cyclades ».

3) *Tr.*, I, 10, 15-21 :

*Quae simul Aeoliae mare me deduxit in Helles  
et longum tenui limite fecit iter,  
fleximus in laeuum cursus et ab Hectoris urbe  
venimus ad portus, Imbra terra, tuos.  
Inde leui uento, Serynthia litora nacta,  
Threiciam tetigit fessa carina Samon ;  
saltus ab hac contra breuis est Tempyra petenti.*

« Dès qu’il m’eut conduit dans la mer d’Hellé l’Eolienne et eut tracé l’étroit sillon d’une longue route, nous détournâmes notre course vers la gauche et, nous éloignant de la ville d’Hector, nous parvinmes dans ton port, terre d’Imbros. De là, poussée par un vent léger au

rivage de Sérynthos, sa carène fatiguée toucha Samos de Thrace ; de celle-ci, brève est la traversée jusqu'à Tempyra qui lui fait face ».

4) *Pont.*, IV, 5, 5-6 :

*Cum gelidam thracen et opertum nubibus Haemum  
Et maris Ionii transieritis aquas,  
Luce minus decima dominam uenietis in urbem...*

“Quand vous aurez traversé la Thrace et l'Hémus couvert de nuages, et les eaux de la mer ionienne, vous arrivez en moins de dix jours à la ville souveraine ».

5) *Tr.*, I, 2, 77-80 :

*Nec peto, quas quondam petii studiosus, Athenas,  
oppida non Asiae, non loca uisa prius;  
non ut Alexandri claram delatus in urbem  
delicias uideam, Nile iocose, tuas.*

”Je ne vais pas à Athènes, où j'allai jadis, étudiant, ni dans les villes d'Asie, ni dans les lieux autrefois visités ; je n'ai pas pour but d'aborder à la célèbre ville d'Alexandrie pour y voir, Nil facétieux, tes délices ».

6) *Pont.*, II, 10, 21-34 :

*Te duce magnificas Asiae perspeximus urbes,  
Trinacris est oculis te duce uisa meis ;  
uidimus Aetnaea caelum splendescere flamma,  
subpositus monti quam uomit ore gigans  
Hennaeosque lacus et olentia stagna Palici,  
quamque suis Cyanen miscet Anapus aquis.  
Nec procul hinc nympha est quae, dum fugit Elidis amnem,  
tectis sub aequorea nunc quoque currit aqua.  
Hic mihi labentis pars anni magna peracta est.  
Et quota pars haec sunt rerum quas uidimus ambo,  
te mihi iucundas efficiente uias,  
seu rate caerulas picta sulcauimus undas,  
esseda nos agili siue tulere rota.*

« Sous ta conduite j'ai contemplé les magnifiques cités d'Asie, sous ta conduite j'ai vu la Trinacrie de mes yeux ; nous avons vu le ciel resplendir des flammes de l'Etna, que vomit la bouche du géant enseveli sous la montagne, les lacs d'Henna et le marais fétide de Palicus, et Cyané à qui l'Anapus mêle ses eaux. Non loin se trouve la nymphe qui, fuyant le fleuve d'Elide, court encore de nos jours sous cachée sous les eaux de la mer. J'ai passé là une grande partie d'une année écoulée. Et ce n'est qu'une petite partie de ce que nous avons vu tous deux, tandis que tu me rendais le voyage agréable, soit que nous sillonnions les ondes azurées sur un vaisseau bariolé, soit qu'un char nous transportât d'une roue rapide ».

7) *Pont*, II, 10, 39-40:

*Est aliquid casus pariter timuisse marinos  
iunctaque ad aequoreos uota tulisse deos.*

« C'est quelque chose d'avoir redouté ensemble les périls de la mer, d'avoir adressé des vœux communs aux dieux marins »

8) *Pont.*, I, 3, v. 61-80 :

*I nunc et ueterum nobis exempla uirorum  
qui forti casum mente tulere refer  
et graue magnanimi robur mirare Rutuli  
non usi reditus condicione dati.  
Zmyrna uirum tenuit, non Pontus et hostica tellus,  
paene minus nullo Zmyrna petenda loco.  
Non doluit patria Cynicus procul esse Sinopeus,  
legit enim sedes, Attica terra, tuas.  
Arma Neoclides qui Persica contudit armis  
Argolica primam sensit in urbe fugam.  
Pulsus Aristides patria Laecedaemona fugit,  
inter quas dubium quae prior esset erat.  
Caede puer facta Patroclus Opunta reliquit  
Thessalicamque adiit hospes Achillis humum.  
Exul ab Haemonia Pirenida cessit ad undam  
quo duce trabs Colcha sacra cucurrit aqua.  
Liquit Agenorides Sidonia moenia Cadmus,  
Poneret ut muros in meliore loco.*

*Venit ac Adrastum Tydeus Calydone fugatus*

*Et Teucrum Veneri grata recepit humus.*

”Va maintenant, et cite nous des exemples de grands hommes du passé qui ont supporté l’exil avec force d’âme, et admire la mâle fermeté du magnanime Rutilius, qui n’a pas usé de la permission du retour à lui accordée. C’est Smyrne qui a gardé ce héros, et non le Pont et une terre hostile, Smyrne peut-être moins enviable qu’aucun autre lieu. Il ne s’affligea pas d’être loin de sa patrie, le Cynique de Sinope, car il te choisit pour séjour, terre d’Attique. Le fils de Néoclès qui a écrasé de ses armes les armes perses, vécut son premier exil dans une ville d’Argolide. Aristide, chassé de sa patrie, s’enfuit à Lacédémone : on n’aurait pu dire laquelle des deux villes avait la primauté. Ayant commis un crime, le jeune Patrocle quitta Oponthe et gagna le sol thessalien. Exilé d’Hémonie, c’est près de l’onde de Pirène que se retira celui sous la conduite duquel la carène sacrée parcourut les eaux de Colchide. Cadmus fils d’Agénor quitta les remparts de Sidon pour bâtir des murailles dans un meilleur endroit. Tydée, fuyant Calydon, vint chezAdraste, et un sol cher à Vénus recueillit Teucer ».

9) *Trist.*, I, 5, 57-62 :

*Pro duce Neritio, docti, mala nostra, poetae,*

*scribite: Neritio nam mala plura tuli.*

*Ille breui spatio multis errauit in annis*

*inter Dulichias Iliacasque domos :*

*nos freta sideribus totis distantia mensos*

*detulit in Geticos Caeraris ira sinus.*

“Au lieu du roi du Nérite, doctes poètes, écrivez mes malheurs : car j’ai enduré plus de malheur que le Néritain. Lui, il a erré de nombreuses années dans un espace réduit, entre les demeures de Dulichie et celles d’Ilion ; moi, j’ai parcouru des mers que séparent tous les astres, et la colère de César m’a déporté sur les côtes gétiques ».

10) *Pont.*, I, 4, 27-40 :

*Aspice, in has partis quod uenerit Aesone natus,*

*quam laudem a sera posteritate ferat.*

*At labor illius nostro leuiorque minorque est,*

*si modo non uerum nomina magna premunt.*

*Ille est in Pontum Pelia mittente profectus*

*qui uix Thessaliae fine timendus erat :*

*Caesaris ira mihi nocuit, quem solis ab ortu  
solis ad occasus utraque terra tremit.  
Iunctior Haemonia est Ponto quam Roma Sinistro  
st brevius quam nos ille peregit iter.*

(...)

*Nos fragili ligno sulcauimus aequor,  
quae tulit Aesoniden, densa carina fuit.  
Nec mihi Tiphys erat rector, nec Agenore natus  
quas fugerem docuit quas sequererque uias...*

“ Vois quelle gloire, au motif qu’il est venu dans ces contrées, le fils d’Eson détient de la part de la lointaine postérité. Pourtant ses épreuves furent plus légères et moindres que les miennes, si du moins les grands noms n’étouffent pas la vérité. Il est parti dans le Pont envoyé par Pélidas, qui était à peine redouté dans les limites de la Thessalie ; moi c’est la colère de César qui m’a perdu, lui devant qui tremblent, du lever au coucher du soleil, les deux parties du monde. L’Hémonie est plus proche que Rome du Pont Gauche, et il a parcouru une route plus courte que moi... Moi, j’ai sillonné la mer immense sur un fragile morceau de bois ; c’est une solide carène qui a porté l’Esonide. Je n’avais pas Tiphys pour pilote, ni le fils d’Agénor pour m’enseigner les routes à éviter et les routes à suivre... »

